

Comprendre l'hégémonie européenne

L'Europe, petite péninsule excentrée de l'immense continent eurasiatique, a dominé politiquement, économiquement et militairement le monde, du xv^e au xx^e siècle. Ce fait tient-il du hasard, de la prédestination ou de raisons objectives ? De nombreux auteurs se sont penchés sur cette énigme...

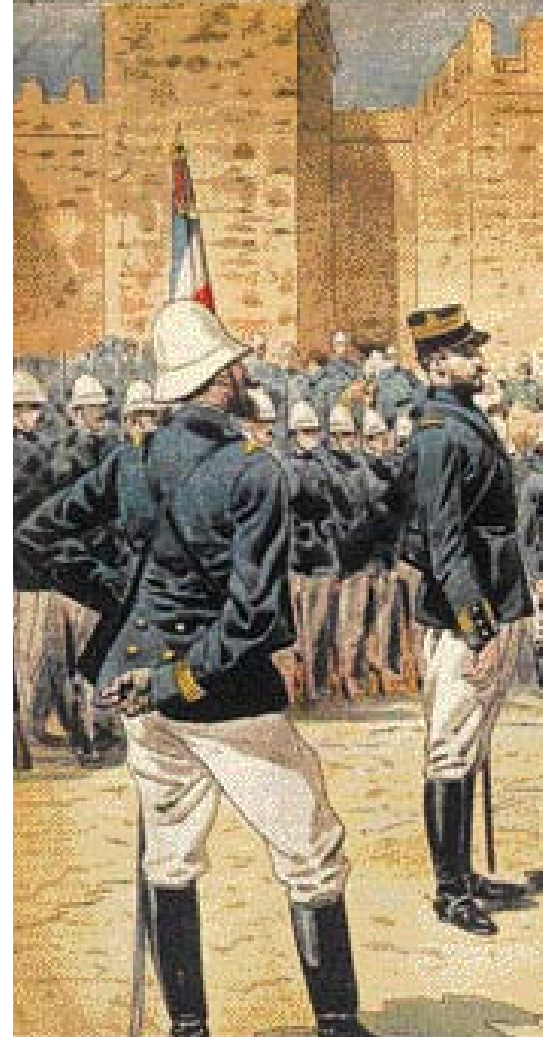
LE 19 NOVEMBRE 1835, les quelque 2 000 Morioris qui peuplaient les îles Chatham furent impitoyablement massacrés par 500 envahisseurs armés de fusils. Ils ne purent opposer aucune résistance et, selon les termes d'un des survivants, « furent égorgés comme des moutons ». On aurait pu croire que les agresseurs, des Maoris venus de Nouvelle-Zélande, à 800 km à l'ouest, et débarquant dans un archipel peuplé par des gens de même origine ethnique, auraient pu adopter un autre comportement. Vers l'an 1000 de notre ère, les peuplades polynésiennes, alors en expansion dans tout le Pacifique, atteignaient et colonisaient la Nouvelle-Zélande. Un siècle plus tard, elles faisaient de même avec les îles Chatham. Mais cet archipel froid et isolé n'offrait qu'un environnement désertique, sans espèces animales ou végétales domestiquables. Ces explorateurs durent abandonner la culture des plantes tropicales qui fondait leur civilisation, et se rabattre sur les poissons, les œufs et les coquillages, limitant leur population par l'infanticide si besoin. À défaut de surplus agricole

et d'une population suffisante, la division du travail ne put émerger. Par suite de leur isolement, ils restèrent à l'écart des innovations technologiques et connurent même une régression en la matière, ne pouvant plus construire, faute d'arbres, les pirogues qui avaient assuré les voyages de leurs ancêtres.

Les bienfaits de la nature

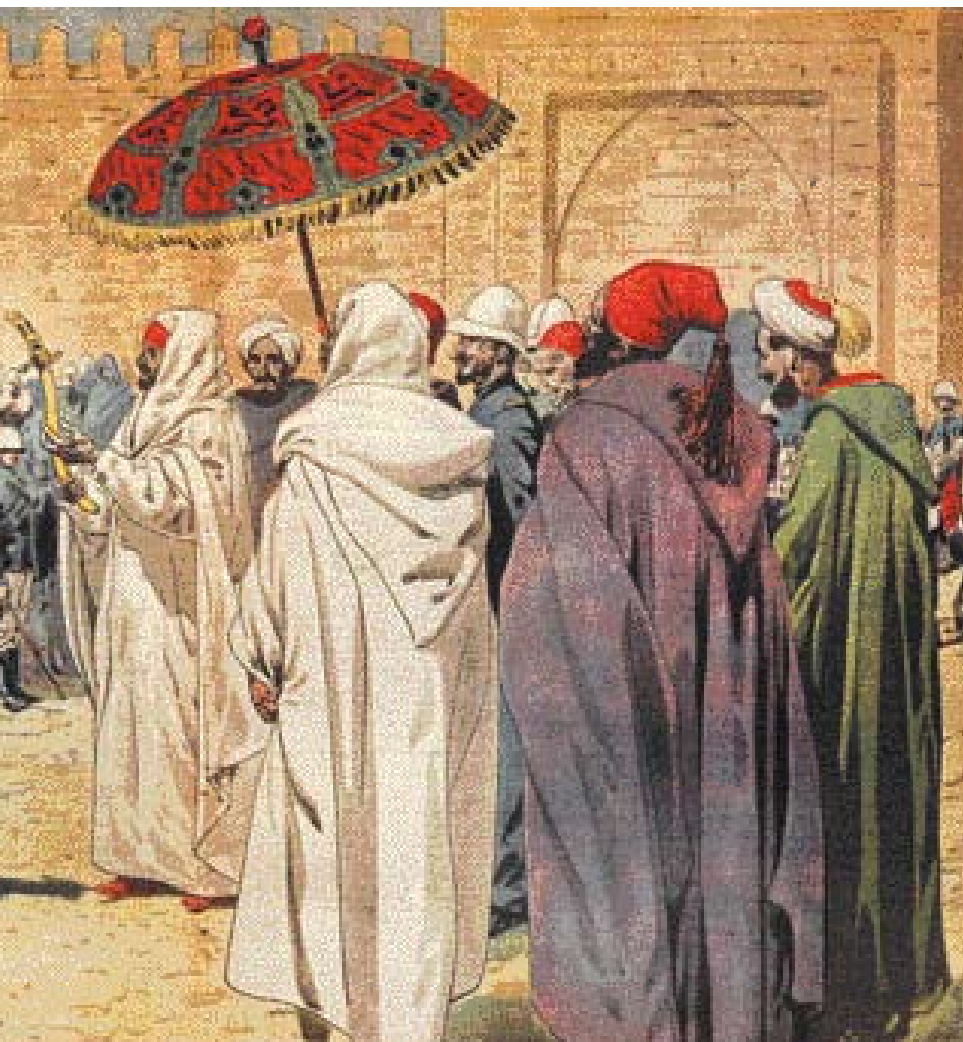
Cet épisode est une des nombreuses « anecdotes » qui émaillent *De l'inégalité parmi les sociétés*, un livre du biologiste californien Jared Diamond. Il illustre bien son propos : la nature distribue inégalement ses bienfaits. Ce qui explique les différences entre sociétés ne saurait donc être une prétendue supériorité raciale ni le hasard voulu par la Providence, mais bien plutôt : 1) les ressources offertes par le milieu où se développe telle ou telle société ; et 2) l'usage qu'elle a su ou pu en faire.

On peut accepter les thèses de J. Diamond, ou les nier au motif qu'elles seraient trop brutales ou trop déterministes. Ce serait facile si aucun auteur n'avait abondé dans son sens. Hélas, le monde des livres anglo-saxons s'est montré friand, depuis des décennies, de ce type de grande fresque historique préten-



dant apporter des réponses à de très vastes questionnements. À cet égard, aucun autre champ de spéculation n'a été plus exploité que celui qui entend répondre à la question : pourquoi l'Europe a-t-elle imposé son hégémonie sur le monde, du xvi^e au xx^e siècle ?

Cette thématique n'est certes pas nouvelle. Elle nourrissait déjà la réflexion d'un Montesquieu (1689-1755) qui, curieusement, développait déjà dans *L'Esprit des lois* (1748) des vues voisines de celles de J. Diamond : le climat influencerait la nature de l'homme et de sa société. Certains climats seraient supérieurs à d'autres, le climat tempéré de France étant bien évidemment l'idéal. Cette idée, pour amusante qu'elle puisse sembler aujourd'hui, témoigne pourtant d'un relativisme inédit. Elle inaugure une nouvelle approche du fait politique, plus scientifique que dogmatique, et peut à ce titre être considérée comme un des points de départ de nos sciences sociales. De



«Le sultan du Maroc remet solennellement un sabre d'honneur au colonel Couraud», une illustration d'Eugène Damblans (1865-1945) parue dans *Le Pèlerin* du 16 juin 1912.

plus, les économistes qui aujourd'hui entendent expliquer l'origine des inégalités Nord-Sud la reprennent souvent en introduction de leur développement, constatant en gros que les pays riches jouissent souvent d'un climat tempéré quand les pauvres sont exposés à des climats tropicaux propices aux parasites, cyclones et autres fléaux... À quelques exceptions près : la riche cité marchande de Singapour est ainsi proche de la ligne de l'équateur.

En 1963, l'historien canadien William H. McNeill publiait *The Rise of the West* (encadré p. 7), initiant ainsi toute une littérature qui entendait répondre à la question du « miracle européen », une expression popularisée un peu plus tard par l'économiste britannique Eric L. Jones. Soulignons d'emblée que la période des réponses monocausales est désormais close (à de rares exceptions près). À un phénomène aussi massif, complexe et durable que l'hégémonie occidentale, il

semble hors de question de trouver une seule cause. Nous allons survoler les différentes hypothèses, issues de multiples courants disciplinaires, en gardant en mémoire que loin d'être exclusives les unes des autres, elles sont avant tout complémentaires. L'exercice ultime, susceptible de nourrir la réflexion des prochaines décennies, consisterait à déterminer leurs importances respectives et à étudier en quoi ces diverses causes ont pu conjuguer leurs dynamiques.

Des racines antiques et médiévales

Rappelons d'abord que nul contemporain n'aurait parié un kopeck, au xv^e siècle, sur la domination européenne qui allait marquer le demi-millénaire suivant : l'hyperpuissance de l'époque était la Chine, et certains ensembles de civilisations (Inde, monde arabo-musulman) étaient technologiquement et économiquement plus

avancés que l'Occident. La grande question reste de savoir quand l'Europe a été en mesure de dépasser ses concurrents, et pourquoi elle y est arrivée.

On admet communément aujourd'hui que la civilisation occidentale trouve ses racines dans l'Antiquité. L'historien Philippe Nemo explique ainsi, dans *Qu'est-ce que l'Occident ?*, que l'on peut structurer la fabrique d'éléments supposés spécifiques à la culture occidentale autour de cinq moments clés.

Exposons ici ses idées :

1) À partir de l'émergence des cités, à partir du x^e siècle avant notre ère, les Grecs vont progressivement fractionner le pouvoir entre les citoyens et introduire l'idée que la loi, étant d'origine humaine et non divine, peut être modifiée par l'homme. L'ordre social peut donc être soumis à la critique et au changement. De même, certains philosophes vont développer une rationalité critique et fonder les démarches qui aboutiront aux sciences modernes, ainsi que les premières académies.

2) À la tête d'un empire *melting-pot* qui a entre autres absorbé la Grèce, les magistrats romains élaborent un droit privé commun qui fournira le socle du droit moderne. Il détermine l'existence d'un sujet de droit, fondement de la philosophie humaniste et de la notion moderne d'individu, qui émerge par exemple dans l'art : en sus de sculpter des archétypes (éphèbes, dieux...) comme le faisaient les Grecs, les Romains vont façonner des portraits ressemblant à leurs modèles.

3) Constatant qu'« aucune civilisation non occidentale ne paraît avoir voulu délibérément le " progrès » », P. Nemo fait l'hypothèse que cet apport a pour origine le judéo-christianisme. Ou plus exactement sa morale de l'amour qui, « en appor- ➤

▶ tant une sensibilité inédite à la souffrance humaine, un esprit – sans équivalent dans l'histoire antérieure connue – de rébellion contre l'idée de la normalité du mal, a donné le premier branle à

la dynamique du progrès historique». Il rejoint ce faisant nombre d'auteurs qui n'ont pas partagé sa prudence et fait du christianisme le moteur même de l'exception européenne, tel le sociologue

états-unien Rodney Stark avec *Le Triomphe de la raison*. Enfin, en posant une histoire universelle scandée par un début (la Création), un milieu (la révélation chrétienne) et une fin dernière (la parousie ou retour du Christ sur terre), l'Église chrétienne unifie les esprits européens au Moyen Âge. Elle impose au passage une vision linéaire de l'histoire. Dès lors que cette dernière n'est plus faite de cycles (les saisons, voire les règnes des empereurs chinois...) mais est amenée à se dérouler jusqu'à un terme supposé prévisible et auquel la société tout entière doit se préparer, émergerait la possibilité intellectuelle d'influencer le cours des événements.

4) Le programme biblique va ensuite être orienté vers la production d'une « nouvelle vision du monde » par la réforme grégorienne. P. Nemo préfère appeler cette dernière, à la suite de l'historien américain Harold J. Berman, la « réforme papale », dans la mesure où cette politique fut certes mise en œuvre par Grégoire VII, pape de 1073 à 1085, mais aussi par ses prédécesseurs et successeurs. Celle-ci modifie les structures ecclésiales, et par ricochet la connaissance, les valeurs et les institutions de la société européenne dans son ensemble. L'Église limite la violence entre seigneurs (la paix de Dieu), la canalise (croisades), donne dans l'assistance sociale (ordres mendiants), relance l'application du droit romain et l'universalise... Par extension naîtront les États centralisés aux prérogatives de plus en plus étendues, qui auront plus tard vocation à s'affranchir des liens religieux par la sécularisation.

De telles considérations sont à compléter d'analyses plus économiques, telle celle de l'Américain Douglass C. North, qui considère que l'essentiel du succès de l'Occident réside dans le développement, que cet auteur fait remonter dès le XI^e siècle, d'un droit de la propriété privée. Celui-ci va permettre de dégager des surplus puis de les réinvestir dans la recherche continue et croissante de nouveaux marchés.

5) Les insurrections huguenotes du XVI^e siècle, la guerre de libération néerlandaise contre les Espagnols (1581-1648), les deux révolutions anglaises (1642 et 1688), la guerre d'indépendance américaine (1775-1783), la Révolution française (1789-1792), sans compter les révoltes en Pologne, Allemagne, Italie, puis au XVIII^e siècle dans toutes les Amériques... Ces événements vont « créer les institutions démocratiques et libérales de nos pays occidentaux modernes », assène P. Nemo, qui énu-

Les échecs des concurrents

Bataille de Vienne, 1683.



Bridgeman Art Library/Czartoryski Museum, Cracovie, Pologne

EN 1492, trois civilisations étaient en mesure de dominer le monde : l'Empire ottoman aurait voulu mais n'a pas pu ; la Chine aurait pu mais n'a pas voulu ; l'Europe l'a emporté parce qu'elle l'a voulu et qu'elle l'a pu, estime l'historien Pierre Chaunu.

Dans un premier temps, on aurait pu croire que l'Empire ottoman allait l'emporter sur l'Europe, puisque les Turcs progressent dans les Balkans jusqu'au XVII^e siècle, avant de voir leur expansion arrêtée sous les murs de Vienne en 1683. Revenant sur ces événements dans *Que s'est-il passé ?*, l'historien anglo-saxon Bernard Lewis diagnostique que de multiples causes sont responsables de cet échec. Il incrimine notamment – au fil de développements contestés car se réclamant de la théorie du choc des civilisations – le conservatisme religieux de ces sociétés qui les aurait rendues et les rendrait toujours rétives à la modernité, à la démocratie et à la notion d'égalité hommes-femmes.

L'historien britannique Joseph Needham s'est penché quant à lui sur les raisons de l'échec chinois. Ce serait parce que l'Empire du Milieu aurait étouffé les initiatives des marchands, notamment à partir des années 1440, qui voient la fin des grandes

expéditions maritimes qui ont permis au Chinois d'aller commercer jusqu'en Afrique orientale. Des auteurs estiment que la Chine savait produire de l'acier en quantité industrielle dès le XI^e siècle, quand il faudra attendre le XIX^e siècle pour voir la même chose en Europe.

L'historien John M. Hobson, dans *The Eastern Origins of Western Civilisation*, rappelle ainsi que les inventions qui permirent à l'Occident de s'imposer au reste du monde sont d'origine orientale : papier, imprimerie, billets de banque, poudre et canon, boussole... pour ne citer que ces exemples, sont ainsi des innovations chinoises améliorées (ou pour certaines peut-être réinventées ultérieurement) en Europe. Simplement, dans un contexte peu propice à l'innovation, ces technologies n'eurent pas le même usage : les boussoles servaient à des fins de divination tellurique plutôt qu'à la géographie. ■ L.T.

- **Que s'est-il passé ? L'Islam, l'Occident et la modernité**
Bernard Lewis, 2002, trad. Jacqueline Carnaud, Gallimard, 2002.
- **La Science chinoise et l'Occident**
Joseph Needham, 1969, trad. Eugène Simion, Seuil, rééd. 2001.
- **The Eastern Origins of Western Civilisation**
John M. Hobson, Cambridge University Press, 2004.

The Rise of the West : un ouvrage fondateur

EN PUBLIANT EN 1963 THE RISE OF THE WEST, l'historien canadien William H. McNeill se doutait-il de la postérité de son œuvre ? Ce livre est considéré comme le premier ouvrage de *world history*, ce courant historiographique anglo-saxon qui entend s'affranchir du cadre narratif des nations et des civilisations pour aborder l'histoire de l'humanité dans son ensemble.

L'ouvrage examine dans une première partie l'émergence des civilisations et les interactions qu'elles ont pu avoir, depuis la préhistoire jusqu'à 500 de l'ère chrétienne, dans une perspective comparatiste qui met en parallèle ce qui se passe dans tout l'écoumène eurasiatique en Chine, en Inde, en Grèce ou dans le Moyen-Orient. La deuxième partie s'attache à analyser le destin des innovations technologiques, de la Grèce antique à la Chine du ^{xv}^e siècle. La troisième partie dissèque ensuite les causes de l'expansion européenne, en deux phases : de 1500 à 1750, l'Europe occidentale explore le monde et colonise les Amériques, faisant

basculer le pivot du monde jusqu'ici centré sur l'Orient ; de 1750 à 1950, la révolution industrielle se double d'une révolution démocratique, des événements conjugués qui autorisent une puissance, pour la première fois dans l'Histoire, à étendre son influence au monde entier.

Le livre a exercé un impact majeur sur l'historiographie anglo-saxonne. Il a permis de dépasser les synthèses antérieures, qui présentaient les civilisations comme des blocs homogènes. Tant le philosophe allemand Oswald Spengler (1880-1936), qui avait annoncé *Le Déclin de l'Occident* (1918-1922) que l'historien britannique Arnold J. Toynbee, dont les 12 volumes de *The Study of History* peignaient un panorama et une théorie générale de l'histoire mondiale, avaient en effet négligé les interactions entre civilisations qui attisèrent l'intérêt de W.H. McNeill. Son second apport fut de nourrir de multiples courants : l'histoire globale bien sûr, qui allait consacrer une bonne part de sa production à étudier ce qui avait bien pu provoquer « l'es-



« Pizzaro jette au bas de son trône l'empereur inca » (détail), une peinture de Sir John Everett Millais (1829-1896).

sor de l'Occident » ; les théories systémiques également, telle celle des systèmes-mondes, qui tentèrent de schématiser les processus historiques au fil de modèles... La monumentale littérature qui s'est développée sur la base de *The Rise of the West* n'a soulevé que peu d'écho en France, faute de traduction. Les rares auteurs

traduits, comme David S. Landes, ont paradoxalement été plébiscités en termes de vente. Quant à l'ouvrage fondateur de W.H. McNeill, il attend toujours sa version française. ■ L.T.

• *The Rise of the West: A history of the human community*
William H. McNeill, University of Chicago Press, 1963, rééd. 1992.

mère alors : *la démocratie représentative, le suffrage universel, individuel, libre et secret, la séparation des pouvoirs, une justice indépendante, une administration neutre, les mécanismes de protection des droits de l'homme, la tolérance religieuse, la liberté de la recherche scientifique, les libertés académiques, la liberté de la presse, la liberté d'entreprendre et la liberté du travail, la protection de la propriété privée matérielle ou immatérielle et le respect des contrats.* »

1492 : le tournant des Temps modernes

En se référant au cadre chronologique de la montée en puissance occidentale tel qu'on le connaît aujourd'hui, il est possible sur le long terme de déterminer des raisons multiples à l'hégémonie occidentale. La date de 1492 est souvent choisie comme point de départ des réflexions. Ainsi que le montre par exemple le médiéviste Jérôme Baschet, la découverte des Amériques par Christophe Colomb s'explique par une dynamique expansionniste acquise à partir du ^x^e siècle : une croissance démographique inégalée se

conjugue avec de nombreuses innovations technologiques et institutionnelles, qui poussent l'Europe occidentale à étendre son territoire. 1492, comme le rappelle l'historien Bernard Vincent, voit aussi la chute de l'émirat de Grenade (le dernier État musulman en Europe occidentale), l'expulsion des juifs d'Espagne (et l'apparition d'une Espagne « raciste », de la « pureté du sang ») et la rédaction de la première grammaire d'une langue vernaculaire (le castillan, qui marque l'affirmation de l'autonomie espagnole vis-à-vis du latin, la langue de l'Église). Ces quatre événements témoignent d'un processus d'ensemble, très fort dès le ^{xv}^e siècle, qui voit l'Europe (d'abord l'Espagne et le Portugal, puis la France, enfin la Grande-Bretagne) devenir des puissances expansionnistes majeures manifestant une volonté d'hégémonie mondiale.

Le fait essentiel de l'année 1492 reste la « découverte » des Amériques. Comme le souligne notamment le géographe Christian Grataloup dans *Géohistoire de la mondialisation*, elle marque un basculement du monde : l'Europe étend la superficie qu'elle contrôle à des échelles inégalées, se nourrit de ressources

phénoménales, qu'elles soient minérales (or, argent...) ou végétales (sucre, maïs...). La question se pose alors : comment une poignée d'Européens sont-ils à même de conquérir d'immenses étendues, qui sont pour partie contrôlées par des empires centralisés et efficaces (aztèque, inca...)?

Du facteur militaire au facteur technologique...

La réponse de certains polémologues semble tomber sous le sens commun : « *Nous (les Occidentaux) sommes les meilleurs tueurs.* » Tel est le diagnostic de Victor D. Hanson dans *Carnage et culture*. Il estime ainsi que la guerre moderne est née dans la Grèce antique. Le secret de l'Occident serait, pour cet auteur, l'élaboration d'armées qui soient de formidables machines à tuer. Cela découlerait de « *la pratique du gouvernement, de l'économie, de la science, du droit, de la religion...* », qui entraînerait une capacité à se battre, acquise par des Européens dans des nations en conflit permanent, supérieure à celle des sujets d'empires despotiques, aux armées ➤

L'Histoire volée

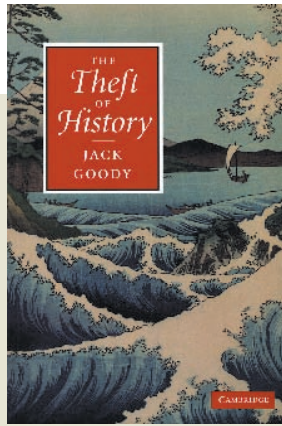
AU VOLEUR !, clame l'anthropologue Jack Goody. Dans *The Theft of History*, il s'élève contre l'historiographie entendant expliquer l'ascension de l'Europe. Pour lui, toute cette littérature repose sur un postulat erroné : rédiger une histoire du monde déterminée par un aboutissement « nécessaire », à savoir la domination planétaire exercée par l'Europe capitaliste du XIX^e siècle, revient à écrire une histoire rétrospective, à rebours de toute rigueur scientifique. Et il constate que même les auteurs qu'il admire, tel Fernand Braudel, se sont englués dans ce piège.

Si l'Europe a volé l'Histoire aux autres civilisations, dit-il, elle le doit surtout au fait d'avoir imposé ses cadres de pensée au reste du monde. Toute histoire s'écrit aujourd'hui en référence à une chronologie chrétienne, l'an I étant supposé être la date de la naissance du Christ. Tout découpage temporel se réfère à une évolution supposée être idéale, scandée par les étapes de la préhistoire, de l'invention de l'écriture (début de l'Antiquité), de la fin de l'Empire romain (début du Moyen Âge), de l'« invention » de l'imprimerie (une innovation chinoise) conjuguée à la « découverte » des Amériques (début des Temps modernes), enfin de la révolution industrielle et de l'émergence du capitalisme.

Rien de plus malhonnête que ce découpage, s'insurge J. Goody. Il fait fi de l'histoire de l'Asie comme de celle de l'Afrique. Il laisse à penser que les autres continents n'ont d'Histoire qu'en référence à celle de l'homme blanc. Il ne s'agit là que de téléologisme, c'est-à-dire d'un raisonnement qui, donnant à croire qu'il va expliquer un état de fait (la domination exercée par l'Europe coloniale sur le monde au XIX^e siècle), pose une référence absolue déterminée par une fin logique. Or cet aboutissement était dans les faits imprévisibles.

Tout travail reposant sur cette démarche est surtout, aux yeux de J. Goody, entaché d'une tare fondamentale : celle du postulat de la supériorité occidentale, qui aurait logiquement abouti à une domination. Or cette domination, estime-t-il, a résulté de contingences particulières et surtout du monopole que l'Europe s'est arrogée sur l'écriture de l'Histoire. Les autres civilisations ont bien évidemment connu les innovations (rationalité, corps de métiers spécialisés, commerce à grande échelle, charité et amour du prochain...) que l'Europe clame être les siennes. Elles n'ont simplement pas eu la chance de bénéficier des dynamiques particulières de la Renaissance et de la révolution industrielle. ■ L.T.

• *The Theft of History*, Jack Goody, Cambridge University Press, 2006.



l'Afrique, l'Inde et l'Asie du Sud-Est – seuls l'Éthiopie, la Thaïlande et quelques États himalayens échappent au joug colonial –, avant de forcer sous la menace de quelques canonnières la Chine et le Japon à ouvrir leurs frontières. Le fait est d'autant plus stupéfiant que la Chine représentait, au début du XVIII^e siècle, un colosse comptant pour plus du tiers de la population mondiale.

Une civilisation marquée par le progrès ?

Comment expliquer l'essor technologique qui autorise l'Europe à dicter sa loi au monde entier au XIX^e siècle ? Par l'état de guerre constant qui est celui de l'Europe occidentale, répond Paul Kennedy dans *Naissance et déclin des grandes puissances*. L'historien états-unien étudie l'état de guerre occidental par le biais de l'économie, et souligne que l'activité principale des puissances européennes est de loin la guerre, à laquelle ces nations consacrent la quasi-totalité de leurs ressources. Ce qui entraîne en contrepartie de formidables progrès technologiques et des organisations sociales, mais aussi fiscales et économiques tout entières dédiées à l'accumulation de revenus et de moyens dédiés à la guerre. Que nul empire ne puisse l'emporter sur les autres États résulte d'un état d'équilibre propre à l'Europe, qui voit toute hégémonie naissante (Charles Quint au XVI^e siècle, Napoléon au XIX^e...) aussitôt combattue par des alliances de l'ensemble des autres, qui savent alors faire abstraction de leurs divisions.

Pour sa part, l'historien David S. Landes, dans *Richesse et pauvreté des nations*, voit dans les valeurs, c'est-à-dire la qualité des cultures nationales et de leurs institutions publiques, la source des inégalités qui séparent aujourd'hui l'Occident (ou plutôt le Nord) et le reste du monde. De toutes les sociétés, estime D.S. Landes, seules celles d'Occident seront capables d'exploiter avec une efficacité optimale les opportunités de la technologie pour développer l'économie et la société. Par des voies de raisonnement différentes, sa conclusion rejoint celle de l'essayiste David Cosandey (*entretien p. 11*), qui estime dans *Le Secret de l'Occident* que l'Europe, géographiquement morcelée, va fournir un environnement propice à l'émergence d'États stables en rivalité constante, contexte encourageant l'innovation technologique.

Les auteurs récents, ayant renoncé à une explication monocausale du triomphe de

➤ multiethniques peu cohésives. Appliquée au choc qui oppose les troupes du conquistador Hernán Cortés aux armées aztèques, son analyse semble prendre tout son relief. Avec quelques centaines d'hommes, n'hésitant pas à massacrer à tour de bras, le chef de guerre espagnol va mettre à genou un empire comptant plusieurs millions de sujets.

Mais on assiste aussi à une conjonction d'autres facteurs qui vont décupler l'efficacité militaire occidentale : l'habile jeu diplomatique mené par Cortés, qui va s'allier à des rebelles las du joug aztèque ; les épidémies, qui vont ravager toutes les Amériques (jusqu'ici tenues isolées des brassages génétiques et microbiens qui étaient monnaie courante en Eurasie) et détruire, estime-t-on, de 80 à 90 % des Amérindiens, anéantissant ce faisant le tissu même de ces sociétés ; et enfin les attentes eschatologiques des Aztèques, qui ont pu voir en ces hommes blancs venus ravager leur pays les exécuteurs de prophéties apocalyptiques.

Cette hypothèse de la supériorité militaire, comme le fait remarquer l'histo-

rien britannique Christopher A. Bayly dans *La Naissance du monde moderne*, n'est que tardivement confirmée par les faits. Si les Européens disposent d'une supériorité technologique au XVI^e siècle grâce aux armes à feu, elle ne constitue pour autant qu'un avantage mineur. Les Portugais tentent ainsi d'ouvrir une voie maritime vers l'Asie. Ils contournent rapidement l'Afrique, établissant des comptoirs côtiers sans s'enfoncer à l'intérieur des terres, et traversent l'océan Indien avant de buter sur un obstacle. Les puissantes cités-États marchandes indiennes leur opposent une résistance, traitant d'égal à égal avec les nouveaux venus et disposant d'armées en mesure de tenir en échec les petits escadrons arrivés sur leurs côtes. Arrivés au Japon, ces mêmes Portugais ont la surprise de voir que les indigènes, en moins de trois décennies, arrivent à copier leurs armes à feu. L'avantage technologique européen est donc très relatif. Il ne deviendra crucial qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles, moment où l'Europe conquiert vraiment la planète entière, en étant en mesure de coloniser

l'Occident, soulignent néanmoins que ce qui semble distinguer, dans l'histoire de ces cinq derniers siècles, l'Occident (Europe occidentale dès le XVI^e, incluant Amérique du Nord et Japon à partir du XIX^e siècle), est le « progrès », ou à tout le moins un rapport idéologique particulier au changement. En témoignent de nombreux livres, qui invoquent des combinaisons multiples de raisons... Certains auteurs soulignent des processus originaux. Philippe Richardot, auteur de *Le Modèle occidental*, récapitule de multiples facteurs avant d'estimer que c'est grâce à sa faculté d'inventer sans cesse et sans entrave que l'Europe a pu s'imposer. Il n'est à cet égard pas très loin des analyses de l'historien roumain Lucian Boia qui, dans *L'Occident. Une interprétation historique*, diagnostique que l'Europe avait pour principal atout de privilégier le changement. Il ajoute que sa dynamique résultait des tensions nées de ses contradictions, par exemple lorsqu'elle défendait l'application universelle des droits de l'homme et colonisait le reste du monde. Ou de l'économiste et historien Joel Mokyr qui, dans *The Gifts of Athena*, soutient que l'expansion des connaissances constitue le moteur principal du développement économique,

le savoir permettant de multiplier les « leviers » à même d'améliorer le quotidien des sociétés.

Miracle européen ou grande divergence ?

Après une école qui mettrait plutôt l'accent sur des dispositions sociétales et mentales propres à l'Occident, on peut distinguer un courant plus axé sur l'économique, représenté en premier lieu par l'historien Fernand Braudel qui estimait, dans *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, que le grand bouleversement vient des changements d'échelle de l'économie-monde européenne. Appelant économies-mondes « ces économies coexistantes qui n'ont entre elles que des échanges extrêmement limités (et qui) se partagent l'espace peuplé de la planète », F. Braudel voyait dans le développement des cités-États marchandes, boursières et bancaires de Venise, Gênes, Amsterdam et Anvers à partir du XIV^e siècle le premier noyau de cette économie-monde européenne qui, dans un premier temps, connecte l'espace compris entre la Méditerranée et la mer du Nord. En deux étapes, aux XV^e puis au XVIII^e siècle, cette économie-monde change d'échelle

et se projette au niveau mondial avec les empires ibériques, puis britannique et français. Les raisons de la rapidité de ce passage étaient, pour F. Braudel, à rechercher dans la dynamique du capitalisme européen. Sa capacité à créer ce que les économistes des années 1960 ont appelé des « échanges inégaux » lui aurait permis de structurer l'espace du marché mondial à son avantage. Son analyse est à rapprocher de celle du sociologue et historien Jean Baechler, pour lequel l'Occident, en inventant le capitalisme, a initié un processus de changement économique majeur. Ce qui résulte pour lui d'une anomalie dans l'évolution des sociétés, qu'il estime devoir suivre des complexifications croissantes, de la cité à l'État puis à l'empire. L'Europe ferait exception en ce qu'elle n'aurait pas connu l'évolution impériale, explorant d'autres voies qui allaient aboutir à la création de la modernité scientifique. Pour autant, une ligne de fracture sépare aujourd'hui les chercheurs étudiant les raisons de l'expansion européenne dans une perspective d'histoire économique. Le courant du miracle européen voit dans l'expansion espagnole et portugaise, à partir du XVI^e siècle, le début de cette hégémonie. Le courant de la grande diver-

BIBLIOGRAPHIE



- **Esquisse d'une histoire universelle**
Jean Baechler, Fayard, 2002.
- **La Civilisation féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique**
Jérôme Baschet, Aubier, 2004, rééd. Flammarion, coll. « Champs », 2006.
- **La Naissance du monde moderne (1780-1914)**
Christopher A. Bayly, 2004, trad. Michel Cordillot, L'Atelier, 2006, rééd. 2007.
- **Droit et révolution**
Harold J. Berman, 1983, trad. Raoul Audouin, Presses de l'université d'Aix-en-Provence, 2002.
- **L'Occident. Une interprétation historique**
Lucian Boia, Les Belles Lettres, 2007.
- **Civilisation matérielle, économie et capitalisme. XV^e-XVIII^e siècle (3 tomes)**
Fernand Braudel, Armand Colin, 1979, rééd. LGF, 2000.
- **A Farewell to Alms: A brief economic history of the world**
Gregory Clark, Princeton University Press, 2007.
- **Le Secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique**
David Cosandey, Arléa, 1997, rééd. Flammarion, 2007.
- **Géohistoire de la mondialisation. Le temps long du monde**
Christian Gratatoup, Armand Colin, 2007.
- **Carnages et culture. Les grandes batailles qui ont fait l'Occident**
Victor Davis Hanson, 2001, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Flammarion, 2002.
- **The European Miracle: Environments, Economies and Geopolitics in the history of Europe and Asia**
Eric L. Jones, Cambridge University Press, 1987, rééd. 2003.
- **Naissance et déclin des grandes puissances. Transformations économiques et conflits militaires entre 1500 et 2000**
Paul Kennedy, 1987, trad. Marie-Aude Cochez et Jean-Louis Lebrave, Payot, 1996, rééd. 2004.
- **Richesse et pauvreté des nations. Pourquoi des riches, pourquoi des pauvres ?**
David S. Landes, 1998, trad. Jean-François Sené, Albin Michel, 2000.
- **The Gifts of Athena: Historical origins of the knowledge economy**
Joel Mokyr, Princeton University Press, 2002, rééd. 2004.
- **The Rise of the Western World: A New Economic History**
Douglass C. North et Robert P. Thomas, Cambridge University Press, 1976.
- **The Great Divergence: China, Europe and the making of the modern world economy**
Kenneth Pomeranz, Princeton University Press, 2000.
- **Le Modèle occidental. Naissance et remise en cause, 1492-2001**
Philippe Richardot, Économica, 2007.
- **Comment l'Occident s'est enrichi**
Nathan Rosenberg et Luther E. Birdzell, 1986, trad. André Charpentier, Fayard, 1989.
- **Qu'est-ce que l'Occident ?**
Philippe Nemo, Puf, 2004, rééd. 2006.
- **Le Triomphe de la raison. Pourquoi la réussite du modèle occidental est le fruit du christianisme**
Rodney Stark, 2005, trad. Gérard Hocmard, Presses de la Renaissance, 2007.
- **Le Rendez-vous des civilisations**
Emmanuel Todd et Youssef Courbage, Seuil, 2007.
- **L'Échelle du monde. Essai sur l'industrialisation de l'Occident**
Patrick Verley, Gallimard, 1997.
- **1492. «L'année admirable»**
Bernard Vincent, Aubier, 1991, rééd. Flammarion, 1996.

LES RENDEZ-VOUS DE SCIENCES HUMAINES EN HISTOIRE GLOBALE

La revue Sciences Humaines sera associée, dans les mois qui viennent, à plusieurs manifestations tournant autour de l'histoire globale, à l'occasion de la parution du livre Histoire globale. Un autre regard sur le monde, coordonné par Laurent Testot, Sciences Humaines Éditions, parution le 25 septembre 2008.

En partenariat avec...

• **Le Centre culturel international de Cerisy:** dans le cadre du colloque «Histoires universelles et philosophies de l'histoire. De l'origine du monde à la fin des temps», du 1^{er} au 8 septembre 2008, à Cerisy-la-Salle (Manche), la seconde partie de la matinée du vendredi 5 sera consacrée à «L'histoire globale, un nouveau paradigme?», par le biais d'une table-ronde animée par Laurent Testot, en présence de David Cosandey, Olivier Pétré-Grenouilleau, Christian Grataloup et Philippe Beaujard. www.ccic-cerisy.asso.fr/histoires08.html

• **La Fondation Maison des sciences de l'homme / le Centre de recherches historiques (EHESS/CNRS):** colloque «Autour de l'histoire globale», le 24 septembre 2008, dans l'amphithéâtre de l'EHESS, au 105 bd Raspail, Paris VI^e, de 9h à 17h. La matinée sera consacrée à «L'histoire globale, vue de France», avec les interventions de Philippe Minard (professeur d'histoire moderne à Paris-VIII), Philippe Norel (maître de conférence à la faculté de sciences économiques de Poitiers), Christian Grataloup (géographe à Paris-VII); l'après-midi à «L'histoire globale, vue d'ailleurs», avec les interventions d'Andreas Eckert (historien à la Humboldt-Universität de Berlin), Carlos Antonio Aguirre Rojas (historien à l'Universidad nacional autónoma de México), Philippe Beaujard (anthropologue et historien, CNRS, membre de la World History Association) et Kapil Raj (maître de conférence, EHESS).

• **Le Festival international de géographie de Saint-Dié-des-Vosges:** «La planète sous tension», du 2 au 5 octobre. Le samedi 4 au Salon des livres, de 18h 15 à 19h 15, «Les trois échelles du monde», débat avec les géographes Jacques Lévy, Christian Grataloup et René-Éric Dagorn. <http://fig-st-die.education.fr>

• **Les Rendez-vous de l'histoire de Blois:** «Les Européens», du 9 au 12 octobre. Le samedi 11 octobre 2008, de 11h30 à 13h, au château de Blois, débat avec le géohistorien Christian Grataloup et l'essayiste David Cosandey sur «1492-1945, pourquoi l'Europe s'est-elle imposée au monde?» www.rdv-histoire.com

• **La Librairie Gibert Joseph:** à la Grande Bibliothèque, 21, rue Lagroua-Weill-Halle, Paris XIII^e, le 13 octobre, «Histoire du monde: regards de géographes», table-ronde avec Jacques Lévy et Christian Grataloup. Renseignements et réservation au 01 46 46 10 50.

▼ gence (le terme est de l'historien états-unien Kenneth Pomeranz) estime que ce n'est qu'au XVIII^e siècle que l'Europe est réellement en mesure de s'imposer à l'échelle mondiale, par le biais de la première mondialisation. Celle-ci se nourrit de trois phénomènes concomitants: la révolution industrielle, la colonisation et la transition démographique.

Charbon, coton et capital...

Comme le montre l'économiste Patrick Verley dans *L'Échelle du monde*, la révolution industrielle permet à la Grande-Bretagne, dès les années 1750, de multiplier la productivité de sa main-d'œuvre grâce à l'usage du charbon et des machines à vapeur. K. Pomeranz, dans *The Great Divergence*, souligne que la mécanisation des industries européennes peut se faire sans altérer l'environnement, puisqu'elle épargne les forêts et prélève le charbon dont l'Angleterre, l'Allemagne ou la France, par un heureux hasard géologique, sont richement pourvues. L'Angleterre, qui amorce ce processus, contrôle également de vastes étendues dans le monde, dont l'agriculture peut nourrir sa population. Ce pays se trouve ainsi idéalement placé pour bénéficier de ces échanges inégaux: aux périphéries la production agricole et de matières premières, faiblement rémunérée; au cœur de l'empire l'industrie à forte valeur ajoutée. Produisant de grands volumes de coton en Inde, les Britanniques sont en mesure de produire d'énormes quantités de vêtements en coton et de les vendre, enclenchant un cycle vertueux de croissance.

Autres dimensions, autres conséquences. Le coton aussi participe d'un processus d'ensemble. Il irrite bien moins que les tissus (laine, lin...) des vêtements antérieurs, ce qui amène les gens à ne plus se gratter les parties intimes et diminue la fréquence des maladies. Simultanément, les savants occidentaux théorisent la propagation des maladies, appellent les gens à se laver les mains... On assiste à une chute spectaculaire de la mortalité infantile et périnatale, qui n'est qu'un des aspects de la transition démographique que va connaître l'Europe dès les années 1830: l'espérance de vie double en moins d'un siècle, alors que les naissances restent constantes, ce qui entraîne une explosion démographique. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, souligne Gregory Clark dans *A Farewell to Alms*, une population acquiert la possibilité de s'extraire du «pigeon malthusien»

qui avait régulé jusqu'ici toutes les sociétés du monde, équilibrant les ressources et la natalité. La population européenne quadruple et peut alors nourrir la colonisation (pour une faible part), et surtout la montée en puissance des États-Unis, qui vont absorber une énorme quantité de migrants dont le déplacement est rendu possible par l'installation de lignes maritimes empruntées par des paquebots propulsés à la vapeur.

La révolution démographique entraîne ensuite, avec la montée du niveau de vie et d'éducation des populations, un contrôle des naissances et donc un ralentissement de l'explosion démographique. Comme le notent Emmanuel Todd et Youssef Courbage dans *Le Rendez-vous des civilisations*, l'Europe amorce cette phase dès le début du XX^e siècle, suivie plus tardivement par l'Asie et les Amériques, avant d'affecter l'Afrique aujourd'hui. D'autres causes, telle la pratique de l'esclavage à grande échelle de l'Afrique noire vers les Amériques pour produire sucre, café et coton, ont été avancées. Nul doute qu'elles ont joué leur rôle. Le sucre, consommé en masse en Europe à partir du XIX^e siècle, participe par exemple d'une diversification de la nourriture qui a contribué, à une échelle qui reste à mesurer, au développement. Mais de nombreux auteurs se retrouvent aujourd'hui dans les propos que tenaient Nathan Rosenberg et Luther E. Birdzell dans *Comment l'Occident s'est enrichi*, qui estimaient que l'abandon du contrôle de la société par les pouvoirs politiques et religieux a permis l'émergence d'une sphère économique autonome, aboutissant au règne du capitalisme. Ce dernier demeure, pour beaucoup d'auteurs la marque de fabrique ultime de l'occidentalisation du monde.

Capitalisme, révolution industrielle, croissance urbaine, liberté politique, savoir-faire militaire, changements démographiques, environnement naturel... De nombreux éléments se sont réciproquement renforcés et ont nourri l'innovation économique et technologique de l'Occident. D. Cosandey évoquait une «formule magique» susceptible d'expliquer le miracle européen. La majorité des ingrédients ont sûrement été énumérés. Reste à trouver le dosage exact. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

www.histoireglobale.com

Une sélection d'articles originaux ou extraits des archives de *Sciences Humaines*, une bibliographie, de nombreuses fiches de lecture... pour explorer plus avant la question du «miracle européen» et les autres thématiques de l'histoire globale.